

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Rémy Simard
Rémy the Kid

Isabelle Crépeau

Volume 18, numéro 2, automne 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13431ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Crépeau, I. (1995). Rémy Simard : Rémy the Kid. *Lurelu*, 18(2), 8–11.

RÉMY SIMARD

Rémy the Kid

: Rémy Simard



Il travaille seul. Quand une aventure est terminée, il ne se retourne pas, il poursuit son chemin. Il n'a peur ni de l'étranger ni de l'incongru. «J'ai un style vraiment pas évident à placer n'importe où, mais je ne fais pas de compromis là-dessus. Je veux bien changer des choses, mais si l'histoire ne marche pas, je la fais sauter. C'est ma philosophie : je ne retravaille pas, quand l'histoire est boiteuse. Non, on oublie ça et on passe à autre chose.» Rémy Simard ressemble un peu à Lucky Luke. Ce petit côté cow-boy solitaire n'est pas dénué de charme. Ses munitions : fantaisie et humour, et il a le tir juste et rapide !



C'est vrai que son style ne laisse pas indifférent. La logique déraile, les images se jouent des mots et les conventions n'ont qu'à bien se tenir. De *Roberval Kid* jusqu'à *Mon chien est un éléphant*, la tactique reste la même. Tout l'art de Rémy Simard consiste à jeter le lecteur par terre... pour mieux l'entortiller. Le fil de l'intrigue se fait lasso, nous prend et nous déséquilibre. On aime ou on n'aime pas, mais on perd pied à tous les coups. «Les enfants sont capables d'en prendre, argumente-t-il, mais Dieu qu'on les prend au sérieux !»

La chevauchée sauvage

«Moi, je voulais être pilote de course !»

Enfant, il était passionnément branché sur tout ce qui brûlait essence et agita le piston. C'est le hasard, toujours formidable, qui a placé un album de Michel Vaillant entre ses mains ; Rémy liait connaissance avec la

bande dessinée : «De la course mur à mur, pendant quarante-huit pages ! On s'en fout des personnages et de l'histoire... Mais les autos ! Mon bonheur total.»

Et d'aventure en aventure, la BD a fait l'absolue conquête de l'aspirant pilote. Il a passé de Vaillant à Spirou, s'est mis à copier ce qu'il voyait, à refaire du Franquin et autres. À force d'imiter tout le monde, il s'est finalement découvert un style : «Ça ne m'est pas tombé comme ça, tout d'un coup, sur la tête ! C'est plutôt comme une recette de cuisine. Tu prends à droite et à gauche, tu mélanges tous les ingrédients et ça donne quelque chose. Mais ça prend du temps !»

À seize ans, il griffonne dans ses cahiers, et se laisse aller à imaginer les textes de sa blonde... sans pourtant envisager une carrière d'illustrateur. Il choisit plutôt de faire ses études universitaires dans le joyeux domaine de la politique. Encore une fois, le hasard, décidément têtue, en décide autrement. Il raconte : «Il y a eu, à l'époque, un boom dans l'édition scolaire, particulière-

ment dans le domaine de l'illustration. Un copain m'a encouragé à présenter mes dessins dans une maison d'édition : Études Vivantes. Ça a marché ! Et ça n'a pas arrêté depuis... Je n'ai jamais pris le temps de me remettre en question, ça allait de soi. J'ai laissé tomber la politi-



que. J'ai eu le diplôme, c'est tout. Et j'étais illustrateur ! Mais mon intérêt premier restait la bande dessinée. C'est ce que je voulais faire et je faisais tout pour y arriver.»

Il a voyagé en Europe pour établir des contacts et se faire connaître. Ici, il est parvenu à publier plusieurs bandes dans quelques revues, et a fait deux albums de BD pour enfants chez Ovale, avec François Benoît comme scénariste. Mais jamais les développements n'ont été





à la hauteur de ses aspirations. « Ici comme ailleurs, il y avait peu de place pour les Québécois. Je suis tombé en plein dans la crise de l'édition en France. Il ne faut pas se le cacher : quand ils étaient à la recherche d'un dessinateur, ils exigeaient du produit français. Toujours. Alors on était mal vu. »

Même si alors la bande dessinée poursuivait son premier objectif, il continuait à faire de l'illustration pour gagner sa vie. Surtout pour le secteur scolaire, mais aussi un peu dans les revues. « Et voyant ce qui ne se faisait pas dans le monde de la BD – il n'arrivait rien – j'ai décidé de fonder moi-même une maison d'édition. En 1986, les Éditions Kami-Case ont publié un premier titre, *Je sens qu'on me regarde*. C'était un recueil des dessins humoristiques que je faisais pour TV Hebdo. »

Dès le départ, les Éditions Kami-Case proposent un produit différent. Rémy Simard raconte : « Je n'avais pas la prétention de devenir éditeur, mais ça a commencé par moi. C'était de l'auto-édition. Puis, j'ai vu qu'il y avait d'autres bons produits qui ne trouvaient pas leur place... Quand j'avais des sous, je publiais... »

L'expérience Kami-Case est venue marquer un tournant important dans la carrière de Rémy Simard. Il est un homme curieux et il apprend toujours plus facilement dans le feu de l'action. L'aventure lui a permis de se plonger la tête dans le moteur et les mains dans le cambouis : il a tout assimilé des rouages de l'édition. « Maintenant, les questions de chiffres, le rapport de coût de production, de distribution et tout, je suis ferré là-dedans ! J'ai compris ! » Il a un beau rire de conquérant.

Les Éditions Kami-Case ont été vendues, il y a deux ans, à Boréal Express. Toutefois, Rémy Simard reste très impliqué dans l'histoire. Kami-Case n'est pas devenue une collection, ça reste une maison d'édition. « Le mandat est fort simple, explique-t-il. Il faut, au minimum, publier un album au printemps et un à l'automne. L'important c'est de garder le rythme,

tout en espérant avoir des produits de qualité. En bandes dessinées, le bassin d'auteurs de qualité est limité. C'est une production minimale pour assurer une certaine visibilité à la BD. C'est bien qu'une grosse maison comme Boréal y croit à long terme... même si ce n'est pas sa vache à lait ! »

Kami-Case continue donc de publier surtout de la bande dessinée, c'est là son principal mandat. Mais la maison d'édition reste ouverte à d'autres formes dérivées, ou à des livres exploratoires. Pas de roman, puisque Boréal en fait. « Et puis ça ne m'intéresse pas vraiment d'exploiter ce créneau-là. Kami-Case essaie de faire des choses que les autres ne font pas. Sinon ça n'avait pas d'intérêt. »

Le bon, la BD et le roman

« J'ai été longtemps le porte-étendard de la BD, confie-t-il. » Il a été président d'une association à Montréal, l'ACIBD qui réunissait les créateurs de bandes dessinées. Même s'il continue d'y croire, il refuse désormais de porter la charge de la défense. « Faire des démarches et brandir le drapeau, je laisse ça aux autres. J'aime mieux me consacrer à essayer de faire de la bonne BD, mais épisodiquement. Il y

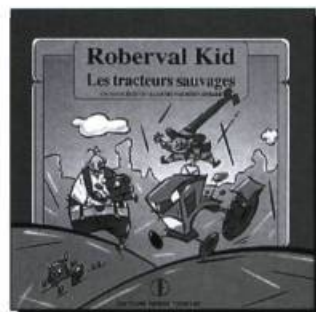


avait bien cinq ou six ans que le *Père Noël a une crevaïson* patientait dans son coin. J'ai attendu d'être prêt. Quand tu touches à toutes sortes de choses, tu te rends compte qu'il y a des formes qui viennent mieux à certains projets. Tandis que des histoires se prêtent davantage au roman, d'autres appartiennent à la BD. Cette histoire du *Père Noël* aurait perdu de son essence, de sa poésie en roman. Ça aurait été trop narratif, comme ces récits que je ne supporte pas... De la narration, des descriptions épouvantables et des vides... Mais en BD, ça allait de soi ! L'image parlait tout seul... pourtant, en roman ça ne marchait pas. Chaque projet a vraiment un contenant qui lui convient. Maintenant, c'est là-dessus que je me concentre. »



« C'est pas parce qu'on rit... » et « Juste pour rire », les livres jeunesse demeureraient d'un sérieux désolant pour un jeune papa qui cherchait désespérément quelque chose de désopilant à lire à son fils. Faute de trouver, il a écrit son premier Roberval Kid : *Le voleur de voix*. « On a trop tendance à prendre les enfants par la main et à adopter avec eux un ton sérieux et gentil. Faut-il absolument leur montrer les graves problèmes de la vie ? Ou les leur cacher ? C'est quoi le jeu ? Moi, je veux les

faire rigoler un peu. Les drames, ils les vivront à quatorze, dix-huit ou vingt ans... peut-être même seulement à trente-cinq ! »



Il ajoute avec un sourire en coin : « Au moins, moi je m'amuse en faisant ça et les enfants rigolent aussi... En tout cas, j'espère. Heureusement qu'il y a enfin de plus en plus de livres drôles. »

Avec ce premier album, spécialement écrit pour son fils, Rémy Simard court voir Robert Soulières : « Lui et moi, on a, je crois, une certaine affinité sur le plan de l'humour. Il a embarqué, et Roberval est quasiment devenu une série. »



Mais le passage à l'écriture d'un roman paraissait plus périlleux. Sans avoir peur des hauteurs, le jeune écrivain ne se sentait pas prêt à faire le saut. Il explique :

«Je ne pensais jamais être capable d'écrire des romans jeunesse ! À l'époque, j'écrivais un peu pour la télévision : *Pop citrouille*, *Court circuit*, mais c'était fastidieux. Je m'imaginai mal en train de travailler un texte de plus de dix pages ! Soixante pages ! Non. Je ne m'en croyais pas capable. Raymond Plante m'avait demandé d'écrire un article pour *Lurelu* sur la bande dessinée. Après cet article-là, il m'a dit : "Bon, pourquoi tu n'écrirais pas un roman ?"... Pourquoi pas ! Je l'ai fait. C'était *La BD donne des boutons*...»



Avec un sujet comme celui-là, l'écrivain demeurait en territoire connu. Il voit dans le roman le danger caché des sables mouvants : «Si tu ne connais pas bien ton terrain, tu risques de t'enliser. Avec la bande dessinée comme sujet, je savais où m'en aller. Il y a tellement de clichés là-dessus ! Je pouvais jouer avec ça. J'ai pu travailler mon écriture et ça m'a permis ensuite de m'attaquer à *Léopard à la peau de banane*...»



Il avoue qu'il doit bien souvent réfréner sa fougue fantaisiste. Il serait porté à pousser encore plus loin l'aspect saugrenu et burlesque de ses histoires : «Mais, à cheval donné, on ne lâche pas la bride, dit-il à demi sérieux.»

Il était une fois une prouesse

«Enfant, je n'aurais jamais cru pouvoir écrire... À l'école, j'étais mauvais... C'est-à-dire que j'étais bon en mathématiques, j'aurais voulu être administrateur ou comptable... Les chiffres ne me causaient aucun problème, mais le français !» Et voilà. Notre cow-boy appartient à une génération de cobayes qui ont appris leur français sur le bout de la langue et sans grammaire. Comme plusieurs autres, son orthographe ne s'en est jamais remise.

Mais l'histoire est belle... Écoutez. Et imaginez entre les lignes, un certain air d'harmonica : «C'est la période triste de ma vie. Il faut toujours que je fasse un gros effort pour corriger mes textes. Ordinateur, correcteur et tout. J'y passe plus de temps qu'un autre. Mais il faut que je fasse aussi fi de ça. Je réussis à publier des textes malgré tout ! Ce n'est pas si pire. Ce qui est

important à mes yeux, c'est d'abord l'idée. Le reste, c'est de la poutine. Ça s'apprend. Alors, j'ai un message pour les enfants qui vivent cette situation : écris, écris, écris. J'obtenais des moins cinquante en dictée. C'était démoralisant. Je le raconte aux jeunes dans les écoles : mon français était désastreux. Ça l'est encore. Je fais des fautes épouvantables. Je suis de la mauvaise école de pensée de l'orthographe : on a tout dénaturé ! Pour moi, ça a éclaté ! On dirait que je ne suis plus capable d'apprendre. J'ai des tonnes de dictionnaires. Mais un jour, enfin, ça a cessé de m'intimider.»

C'est un professeur de cégep qui lui a fait remarquer qu'en dépit des nombreuses fautes qu'il commettait, ses textes demeuraient bien construits et surtout pleins d'originalité. Il lui a surtout conseillé d'écrire.



Le plus possible. Et sans s'inquiéter continuellement de l'orthographe. «J'ai cessé d'être gêné d'écrire en faisant des fautes. Pour moi, c'est comme un handicap. Je suis handicapé, mais je fais tout de même carrière dans l'édition parce que je prends les moyens pour contourner ce handicap. Alors, j'encourage les jeunes à faire de même. Quand je raconte mes difficultés en orthographe, les enseignants ont parfois peur. Mais si tu bloques un enfant parce qu'il fait trop de fautes, c'est la meilleure façon de l'empêcher d'écrire. Les élèves aiment bien se faire raconter ça. Tu pointes les cancras en leur laissant voir que ça peut être eux les futurs écrivains de la classe ! Ils n'ont pas de prétention en écriture... mais tu leur dis : "Écris ! Si tu as de bonnes idées, écris n'importe quoi ! Mais vas-y, n'arrête pas". C'est ce qui est important.»

Un génie, deux associés et une claque

Maintenant, l'illustrateur travaille à l'ordinateur. Il a longtemps employé l'écoline et l'aérogaphie, mais des problèmes respiratoires l'ont poussé à changer de médium. Le style ne s'en est pas trouvé affecté.

Lorsqu'il prépare un nouveau projet, papa Simard le présente d'abord, esquisses en main, aux plus sévères des juges : ses deux enfants âgés de cinq et huit ans. «Je leur raconte l'histoire. Si je vois que leur intérêt a été capté, je peux y aller. Sinon, j'abandonne. Je leur dis : "Oubliez ça, cou-

chez-vous, papa va regarder la télé !" Et ils sont bons juges en général. Ils ont du recul et ils ont du tact aussi. Ils ne me disent jamais carrément que c'est mauvais. C'est plutôt dans le genre "Meilleure chance la prochaine fois, papa..."»

Pour quelques honneurs de plus

Rémy Simard commence à se sentir reconnu comme auteur en littérature jeunesse. Un certain temps, il s'est senti perçu comme l'étranger qui vient de la BD. Il a pris son temps et s'est taillé une place. Il collabore régulièrement au *Magazine Enfants*.

Et en plus de ses chapeaux d'illustrateur et d'auteur, il est aussi depuis peu directeur de la collection jeunesse chez Boréal. Un défi qui l'enthousiasme : «Lire les manuscrits, avoir plus de contacts avec les auteurs, gérer tout ça, c'est intéressant. Je connais le marché, je sais ce que c'est... et je trouve ça rigolo de faire ce travail !»

Ses récents succès lui donnent confiance. Il a remporté, avec Pierre Pratt, le Prix M. Christie pour l'album : *Mon chien est un éléphant*. Une belle complicité existe entre les deux hommes qui sont des amis de longue date. Ils ont ourdi un deuxième coup chez Annick Press, un cadeau pour l'automne : *La bottine magique*. Il paraît même qu'une troisième histoire...



Et puis en attendant de piloter un bolide sur le circuit Gilles-Villeneuve, notre aventurier solitaire ne dédaignera pas écrire un roman pour adultes... «Mais jamais je n'écrirai pour les adolescents. Jamais, jamais. Je trouve qu'on offre des produits hybrides pour les ados. C'est une opinion très personnelle et je peux me tromper, mais... La marge pour déterminer qu'un roman s'adresse spécialement aux adolescents est mince. Presque toutes les adolescentes ont lu *Les filles de Caleb*. Ça ne prend pas nécessairement un personnage de quatorze, quinze ans pour les intéresser ! Je peux faire de la BD pour adolescents. Je sais comment... Ma position à propos du roman est peut-être ferme parce que je n'en ai pas lu assez, mais pour moi écrire particulièrement pour cet âge-là, ça serait un peu comme insulter leur personne qui se considère déjà adulte. Peut-être suis-je vieux jeu...»

Et ce n'est pas tout, il y a aussi des projets du côté du marché anglophone. «J'ai un projet à l'étude à New York. J'aimerais que ça débloque du côté américain et c'est bien parti pour ça... Je ne veux pas négliger le marché francophone, mais le marché anglophone est drôlement important. Pour moi, tout se fait toujours petit à petit. Je n'ai jamais eu de succès immédiat. Brique par brique, je m'installe tranquillement.» Les États-Unis et peut-être une poussée du côté de l'Ouest...

Lonesome cowboy, long way from home... 



Les bandes dessinées de Rémy Simard :

Fraude électrique, Ovale, 1984. (En collaboration avec François Benoit.)
Le Cloître de New York, Ovale, 1986. (En collaboration avec François Benoit.)
Je sens qu'on me regarde, Kami-Case, 1987.
Les Momie's, Kami-Case, 1988. (En collaboration avec Philippe Chauveau.)
Gardez l'antenne, Pierre Tisseyre, 1993.

Romans et albums jeunesse :

La BD donne des boutons, Boréal, 1991.
Le voleur de voix, Pierre Tisseyre, 1992.
Le léopard à la peau de banane, Boréal, 1993.
Monsieur noir et blanc, Doutre et Vandal, éditeurs, 1993.
Où est mon casse-tête ?, Doutre et Vandal, éditeurs, 1993.
Roberval Kid et la ruée vers l'art, Pierre Tisseyre, 1993.
Le drôle de Noël de Roberval Kid, Pierre Tisseyre, 1994.
Mon chien est un éléphant, Annick Press, 1994 (en collaboration avec Pierre Pratt).
La bottine magique, Annick Press, 1995.

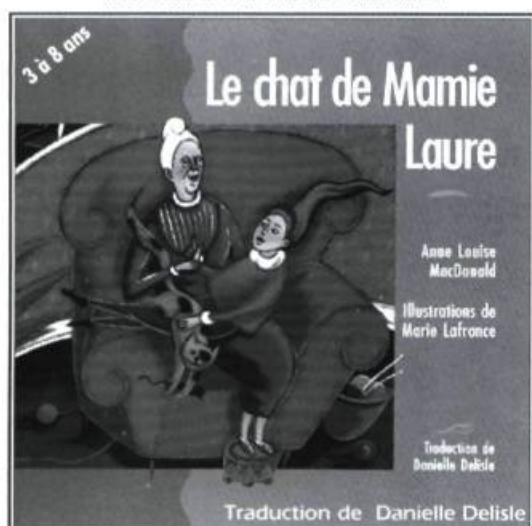
Il a aussi illustré plusieurs romans, surtout aux Éditions Pierre Tisseyre, ainsi que l'album : *Les vaches voyageuses*, de Guylaine Lebel et Martine Daigneault, Éd. Pierre Tisseyre, 1991.



Nouveautés

Le chat de Mamie Laure

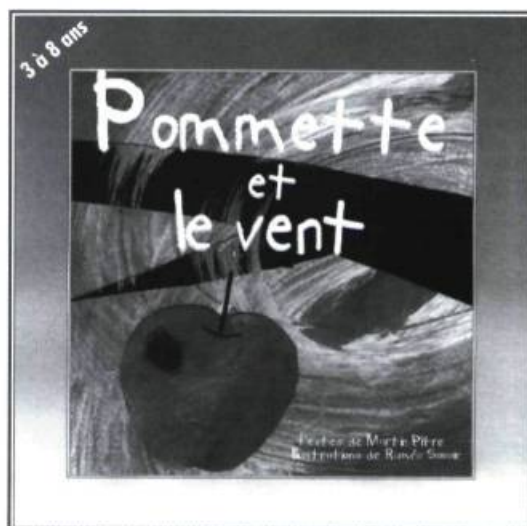
Texte de Anne Louise MacDonald
 Illustrations de Marie Lafrance



2-7600-0284-5 1995 24 p. 9,95 \$

Pommette et le Vent

Texte de Martin Pître
 Illustrations de Roméo Savoie



2-7600-0268-3 1995 24 p. 9,95 \$

C.P. 885, Moncton, Nouveau-Brunswick, E1C 8N8
 Téléc. (506) 855-3130

C.P. 885, Moncton, Nouveau-Brunswick, E1C 8N8
 Tél. (506) 857-8490

édition
 d'été